

Audrey : Partie II

Le garde se justifie à l'aide d'un langage simple et d'un registre réaliste dans la première moitié de la tirade pour éviter l'application des menaces de Créon.

Tout d'abord, il réalise un travail consciencieux, comme le montre la précision des actions exprimées dans les termes suivants : « *πάσαν κόνιν σήραντες* », « ayant enlevé toute la poussière » et « *τε σώμα γυμνώσαντες εὖ* » « et ayant bien dénudé le corps ». Ces expressions ont presque la même signification, elles sont redondantes. L'adjectif indéfini « *πάσαν* » « toute » et l'adverbe « *εὖ* » placés respectivement en début et fin de vers renforcent cette justification. De plus, le garde insiste sur le bon accomplissement de la surveillance qu'il a réalisée : « *καθήμεθ' ἄκρων ἐκ πάγων* », « nous nous installons sur la partie la plus haute des collines ». En étant en hauteur, ils peuvent mieux observer le corps.

Pour se justifier, le garde utilise un langage fruste. En effet, il emploie une syntaxe simple, comme, par exemple, au vers 402 : « *Αὕτη τὸν ἄνδρ' ἔθαπτε· πάντ' ἐπίστασαι* », « Celle-ci enterrait cet homme, tu sais tout ». Les phrases sont constituées chacune d'une proposition composée seulement d'un sujet, d'un verbe et d'un complément. Dans son discours, le garde n'utilise aucune particule pourtant très fréquentes en grec. Il a donc un vocabulaire simple. Sophocle oppose ainsi le garde à Créon ce qui accentue l'effet de réel de la scène.

En outre, le registre de la première partie de la tirade est réaliste. Le garde décrit le corps de Polynice avec un vocabulaire cru « *μυδῶν σώμα* », « le corps pourrissant » et « *τὸν νέκυν* », « le mort ». Les actions sont décrites une par une avec des participes « *σήραντες* », « ayant enlevé », « *γυμνώσαντες* », « ayant dénudé » et « *πεφευγότες* », « fuyant », mais celles-ci sont redondantes. Il insiste sur l'aspect difficile de la mission dû à l'odeur du corps, principalement au vers 412 : « *ὄσμήν ἀπ' αὐτοῦ μὴ βάλαι πεφευγότες* », « fuyant l'odeur venant du corps afin qu'elle ne nous atteigne pas ».

Sa tirade est donc réaliste mais la deuxième partie est également poétique. Sophocle a recours à un registre lyrique.

Marie Gabrielle : Partie III

La tirade du garde a un caractère lyrique. Il évoque un moment précis de la journée, lorsque le soleil est à son zénith, et la chaleur qui l'accompagne, caractéristique de la Grèce. De plus, le garde l'exprime de façon poétique, « *λαμπρὸς ἡλίου κύκλος* », « le cercle brillant du soleil ».

Puis le garde dit à Créon qu'il a été pris dans un ouragan, il insiste sur le caractère divin de la tempête « *σηπτόν οὐράνιον ἄχος* », « fléau céleste », « *θειάν νόσον* » « maladie divine » et emphatise le caractère divin de l'orage en utilisant des hyperboles « *μέγας* » « grand », « *πάσαν αἰκίζων φόβην ὕλης πεδιάδος* » « tout le feuillage de la forêt de la plaine » : ce groupe de mot et particulièrement l'adjectif indéfini participent à l'insistance du garde.

Par ailleurs, le dramaturge appelle le lecteur à éprouver de la compassion et de la pitié pour Antigone, en effet le garde utilise le registre pathétique. Il la compare à un oiseau pour montrer sa fragilité : « *ἡ παῖς* » « l'oiseau » « *νεοσσῶν* » « le petit oiseau ». Il y a également l'idée du désespoir de la jeune fille : « *κἀνακωκῶει (...)* ὄξυν φθόγγον », « pousse un cri perçant », « *τικρᾶς* » « amer ».

Le garde étant un personnage simple, le spectateur s'étonne la poésie de sa tirade, on voit donc que Sophocle, l'auteur, est présent dans cet extrait.

Sarah : Partie III

Cependant, le réalisme du discours du garde est remplacé par le lyrisme avec lequel Sophocle évoque le moment du jour, exprime le caractère divin du phénomène météorologique puis pathétique de la coupable.

Tout d'abord, par la bouche du garde, Sophocle introduit le lyrisme avec : « *λαμπρὸς ἡλίου κύκλος* » (v. 416), « le cercle brillant du soleil », qui instaure un environnement calme avant l'arrivée brusque de la tempête. Pour mettre la chaleur écrasante du soleil en valeur, Sophocle effectue un contre-rejet de « *μέσῳ* » (v. 416), « milieu » ce qui montre que le soleil est haut dans le ciel et ce qui justifie que sa brûlure chauffe : « *καὶ μὲν ἔθαλπε* » (v. 417).

Le garde décrit en effet la scène incroyable qui a permis à Antigone d'enterrer le cadavre de son frère, un ouragan envoyé par les dieux qualifié de « *σηπτόν οὐράνιον ἄχος* » (v. 418), « affliction céleste » et de « *θειάν νόσον* » (v. 421), « maladie divine », ce qui provoque la terreur du garde et l'empêche de veiller sur le cadavre. Selon lui, ce fléau divin montre que les dieux soutiennent Antigone. De plus, l'utilisation d'hyperboles complète la justification auprès de Créon pour ne pas avoir pu accomplir son travail parfaitement : « *ἐν δ' ἔμεστώθη μέγας αἰθήρ* » (v. 420, 421), « alors le grand éther fut rempli », « *πίμπλησι πεδίων πάσαν αἰκίζων φόβην ὕλης πεδιάδος* » (v. 419, 420), « remplit la plaine, dévastant tout le feuillage de la forêt de la plaine », d'après le garde la tempête les empêche de faire tout mouvement et les contraint même à fermer les yeux : « *μύσαντες* » (v. 421). Ces hyperboles sont accentuées par la répétition du verbe remplir : « *πίμπλησι* » (v. 419), « *ἔμεστώθη* » (v. 420) et par l'utilisation d'adjectifs comme « *μέγας* » (v. 420), grand et « *πάσαν* », tout (v. 419).

Lorsque le tourbillon s'apaise, « *τοῦδ' ἀπαλλαγέντος* » (v. 422), le garde aperçoit Antigone. Il s'opère alors

une description pathétique d'Antigone, celle-ci est désignée comme l'enfant, « ἡ παῖς » (v. 423) ce qui accentue le pathétisme car le spectateur la sait condamnée malgré son jeune âge. Les actions de désespoir d'Antigone suscitent de la compassion : elle pousse des cris aigus, « κἀνακωκῶει » (v. 423), de plus l'auteur la compare à un oiseau amer, « πικρᾶς ὄρνιθος » (v. 423, 424), le rejet de « ὄρνιθος » (v. 424), oiseau, met la comparaison en valeur et le spectateur retient l'image d'une Antigone perdue, impuissante et désespérée. La phrase : « ἐς ὅταν κενῆς εὐνῆς νεοσσῶν ὄρφανὸν βλέψη λέχος », comme lorsqu'il voit le creux du nid vide privé de ses petits, achève la... (à suivre)...

Cécile : partie II

En effet, le garde est un personnage simple. Il cherche à dire la vérité sans la modifier, d'où l'effet de réalisme. Lors de sa tirade, il se justifie afin d'être épargné. La simplicité de ce personnage s'oppose à la puissance de Créon. Cela se perçoit à travers les paroles du garde. Effectivement, on observe des phrases à la syntaxe très simple. « Αὕτη τὸν ἄνδρ' ἔθαπτε· πάντ' ἐπίστασαι », « elle enterrait le mort. Tu sais tout » (v. 402). Une absence totale de particules, pourtant omniprésentes en grec, et de mots **inutiles** : la phrase est uniquement composée d'un sujet, du verbe et de son complément. Le personnage du garde est plus fruste que Créon. Cette subtilité traduit une volonté de « réalisme » de la part de Sophocle. De même, le garde fait allusion à l'odeur nauséabonde du corps : « ὀσμὴν ἀπ' αὐτοῦ πεφευγότες », « fuyant l'odeur venant de lui » (v. 413), l'odeur venant du corps pourrissant dont il parlait déjà au vers v. 410, « μυδῶν τε σῶμα ». Cette insistance est déplacée car ce corps pourrissant est celui de Polynice, ancien roi de Thèbes.

Ce garde, très simple, cherche à se justifier auprès de Créon. Il insiste sur le travail bien fait qu'il a réalisé avec les autres gardes. Ainsi, il a « **πάσαν** κόνιν σήραντες », « enlevé toute la terre » (v. 409) et « **γυμνώσαντες εὖ** », « bien dénudé le corps » (v. 410). Les places de **πάσαν**, adjectif indéfini, au début du vers et de « **εὖ** », adverbe, à la fin du vers, mettent en valeur cette idée de travail minutieux que les gardes ont accompli. Ils se sont même placés en haut des collines « ἄκρων ἐκ πάγων » (v. 411) pour mieux surveiller le mort. Cette précision du lieu permet à Créon de s'imaginer réellement la scène, et l'apitoie puisque le garde dépeint tout le mal qu'ils se sont donnés. Il assure ensuite à Créon qu'ils ne se sont pas endormis : « ἐγεῖρετι κινῶν ἄνδρ' ἄνηρ », « l'un poussant l'autre de manière à rester éveillé » (v. 413), afin de pouvoir continuer à veiller sur le corps. Effectivement, ils refusent l'idée que « τις τοῦδ' ἀκηδῆσοι πόνου », « l'un d'entre nous négligerait le travail ». Il est vrai qu'après les menaces proférées par Créon « τὰ δειν' ἐκεῖν' ἐπιπυλιημένοι » (v. 408), les gardes n'ont aucun intérêt à négliger leur travail : cela pourrait leur coûter la vie. C'est alors que le garde introduit sa dernière justification : le caractère divin de cette tempête, que nous verrons plus précisément dans la partie III. Ainsi, il avoue « εἴχομεν » (v. 421), « subir » ce fléau divin qu'est le tourbillon de terre. Le garde s'est ainsi justifié de ses fautes.

Mais cette explication présente un aspect « réaliste ». Dans sa tirade, le garde raconte précisément tout ce qu'ils ont fait. A l'aide de nombreux participes présents, il énumère leurs actions : « ἐπιπυλιημένοι » (v.407), “ayant recu des menaces”, “σήραντες”(v.409), “ayant enlevé”, “γυμνώσαντες”(v.410), “ayant dénudé”. Créon a ainsi l'enchaînement précis des actions de leur journée avant la venue de cette tempête. De plus le garde décrit les circonstances avec précisions. Il affirme avoir enlevé “**πάσαν κόνιν**” (v. 409), “**ἢ κατεῖχε τὸν νέκυν**” (v. 409) **toute** la poussière qui **recouvrait** le mort. Le garde insiste sur l'idée que le mort était couvert de poussière. Il décrit ensuite le corps “μυδῶν”(v. 410), “pourrissant”. L'emploi de participe présent utilisé comme adjectif qualificatif précise l'état du corps de Polynice. De même il précise la façon dont les gardes se tiennent éveillés, ajoutant “ἐπιρρόθοις κακοῖσιν” (v. 413) “avec des insultes virulentes”. Cette précision, assez grossière, montre de plus la simplicité du garde qui parle devant un roi comme il parle devant les autres gardes. Avec l'affirmation “ὀσμὴν ἀπ' αὐτοῦ μὴ βάλοι πεφευγότες” (v. 412), “fuyant l'odeur du mort afin qu'elle ne nous atteigne pas”, il explique clairement pourquoi ils se trouvaient “**ἄκρων ἐκ πάγων**”(v.411), “en haut de la colline”. Cette accumulation de détails précisant les pensées et les actions des gardes crée un effet de réalisme. Le spectateur et Créon s'imaginent tout à fait la scène.

Cette scène présente donc un personnage un peu fruste qui décrit avec précision et “réalisme” une scène antérieure, une scène qui donne une explication sur l'arrestation d'Antigone.

Eléonore : Partie II

Pour échapper au châtement de Créon, le garde cherche tout d'abord à se justifier auprès de lui, puis implicitement.

En effet il se justifie et exprime chacune de ses actions réalisées, il raconte à Créon ce que lui et son compagnon ont fait, enlever la poussière “ **πάσαν κόνιν σήραντες**”, les décrivant avec “**πάσαν**” (v.409) adjectif indéfini qui insiste sur le fait que tout la poussière a été enlevé, et “**εὖ**” (v.410) adverbe insistant sur le fait que le travail a bien été fait, il se justifie aussi sur leur moment d'inattention dû au fléau celeste “οὐράνιον ἄχος” qui exprime un caractère divin repris à la fin par l'adjectif “θεῖαν ἀνόσον” (v. 421) qui précise que c'est une maladie divine, ce qui justifie leur inaptitude et montre que toute lutte aurait été vaine donc pas d'autre solution que d'y céder et de fermer les yeux, avec la redondance des mots concernant l'orage “ τυφῶς ” et “ σκηπτόν ”, de ses effets, avec la répétition de “ πῖμπλησι ” et l'insistance sur le fait que l'orage remplisse “ μέγας αἰθήρ ”, tout l'éther, exagération extrême, cela donne un image d'impuissance de la part des gardes. On peut voir implicitement la simplicité des gardes,

par ses phrases courtes avec sujet/verbe /COD sans aucun complément, “Αὕτη τὸν ἄνδρ’ ἔθαπτε”.

Julien : Partie II

Le garde rappelle au début du texte les menaces que Créon lui avait faites : « τὰ δειν’ ἐκεῖν’ ἐπηπειλημένοι » (v. 408). Il se justifie alors, disant que son travail a été correctement fait, à travers des paroles simples.

La peur du garde envers Créon luit fait affirmer qu'il a réalisé son devoir. Il a enlevé la poussière qui recouvrait le mort : « πᾶσαν κόνιν σήραντες » (v. 409) et il a dénudé le corps, « μυδῶν τε σῶμα γυμνώσαντες εὖ » (v. 410). Le participe présent μυδῶν (pouissant) accentue le dégoût que provoque le corps de Polynice aux gardes. De plus, l'adverbe εὖ (bien) permet de montrer que le travail est fait correctement. Ces deux éléments permettent aussi d'accentuer le réalisme de la tirade du personnage. En plus de cela, le garde se justifie en parlant de la tempête qui ravagé la plaine où était posé le corps de Polynice. L'adverbe ἐξαίφνης (soudain, v. 417) montre le caractère spontané de l'apparition du typhon. Le garde précise de lui-même que lui et les autres ont subi la tempête : εἴχομεν θείαν νόσον (v.421). Le corps a d'ailleurs été surveillé comme Créon l'aurait demandé, puisque les gardes se tenaient éveillés : ἐγεῖρετι (v. 413), et cet élément participe aussi au réalisme de la tirade.

Le garde est très simple dans ses paroles. En effet, la plupart de ses phrases sont courtes : πάντ’ ἐπίστασαι (Tu sais tout, v. 402) ou τοιοῦτον ἦν τὸ πρᾶγμα (Telle était l'affaire, v. 407). Il est également très simple dans son comportement : il insiste sur l'odeur du corps de Polynice : ὁσμὴν ἀπ’ αὐτοῦ μὴ βάλοι πεφευγότες (v. 412). Le fait qu'il s'agisse d'un cadavre est alors largement accentué.

Les répliques et l'attitude du garde en font un personnage réaliste, en opposition donc au lyrisme de la tirade.

Loïc : Partie III

La tirade du garde présente, outre son aspect réaliste et sa justification, un passage lyrique et poétique. Le personnage évoque le temps et des intempéries qu'il attribue aux dieux, mais aussi Antigone qu'il compare à un oiseau.

Premièrement, le garde fait référence au temps, il parle d'un moment précis de la journée, le zénith : “ἐν αἰθέρι / μέσῳ κατέστη λαμπρὸς ἡλίου κύκλος”, un contre rejet de ἐν αἰθέρι, au milieu de l'ether, et ἡλίου est mis entre le nom et l'adjectif afin de renforcer son action. L'auteur utilise une hyperbole pour parler du fléau céleste : “οὐράνιον ἄχος”, qui remplit toute la pleine, arrache le feuillage et remplit le grand éther, “μέγας αἰθήρ”, Sophocle amplifie l'orage, il amplifie la situation. Le garde fait aussi référence à un typhon de terre “χθονὸς τυφῶς ἀείρας” qui les oblige à fermer les yeux et les empêchent de surveiller le corps, moment où lequel Antigone en profite pour enterrer le cadavre.

Dans cet extrait, le garde parle d'Antigone comme un enfant “παῖς”, elle est présentée comme fragile et pas encore responsable de ses actes. Ici le garde sait qu'en emmenant Antigone devant Créon et en la présentant comme coupable, il l'emmène à la mort et il en est culpabilisé. Sophocle utilise une métaphore pour parler pour parler des cris perçants et aigus d'un oiseau : “κἀνακωκύει πικρᾶς ὄρνιθος ὄξυν φθόγγον”, qu'il compare ensuite à ceux d'Antigone avec une comparaison où elle crie comme lorsqu'un oiseau revient au nid et voit son nid vide, dépouillé de ses oisillons : “ἐς ὅταν κενῆς εὐνῆς νεοσσῶν ὄρφανὸν βλέψη λέχος”, avec l'outil de comparaison comme : “ἐς”. On voit que le garde arrête de se justifier et de se défendre mais qu'il essaie de sauver Antigone de la mort où il l'a lui-même emmenée.

A travers cette tirade, Sophocle suscite « terreur et pitié » conformément aux exigences de la tragédie.

Auriane : Partie I

Dans cette première partie, qui traite du caractère impatient du nouveau roi Créon, nous allons commenter tout d'abord son enquête pour découvrir la vérité sur ce qui s'est passé suivie de son refus de croire Antigone capable de lui désobéir et son souhait de voir le garde se dédire de ses paroles.

Le début de ce dialogue, entre Créon et un garde, est essentiellement constitué de questions de la part du roi telles que « Ἄγεις δὲ τήνδε τῷ τρόπῳ πόθεν λαβὼν ;” vers 401, ou bien “Καὶ πῶς ὀράται κἀπίληπτος ἠρόθη ;”, vers 406, qui sont formées d'adverbes interrogatifs comme “πόθεν” et “πῶς” ainsi que d'une particule interrogative “ἦ” et de d'une ponctuation interrogative “;” (qui équivaut en français au point d'interrogation classique). Ces questions montrent que Créon désire savoir absolument la vérité sur les événements qui se sont déroulés et qu'il ne souhaite laisser passer aucun détails.

En plus de cette multitudes de questions, la redondance de celles-ci pour connaître la vérité alors que le garde lui a déjà répondu clairement : “Αὕτη τὸν ἄνδρ’ ἔθαπτε· πάντ’ ἐπίστασαι.” vers 402, notamment dans le vers 403 “Ἡ καὶ ξυνίης καὶ λέγεις ὀρθῶς ἃ φῆς ;”, expriment le refus de Créon de croire ce que le garde lui dit et fait en sorte que celui-ci se rétracte de son accusation envers Antigone.

Cependant, malgré l'insistance de Créon pour que le garde se dédie, celui-ci restera sur sa pensée car dans la scène précédente Créon lui fait des menaces à lui et à ses acolythes pour se faire obéir car quelques heures plus tôt le cadavre avait déjà été recouvert. On retrouve ses menaces dans les paroles du gardes, de manière sous-entendue mais que Créon comprend parfaitement “πρὸς σοῦ τὰ δειν’ ἐκεῖν’ ἐπηπειλημένοι”, vers 408.